Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

40-41 | octobre 2006

Les branches du savoir dans l'Encyclopédie

L'Encyclopédie située à mi-chemin entre l'est et l'ouest, l'avant et l'après

Yoichi Sumi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/354>

DOI : 10.4000/rde.354

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2006

Pagination : 31-53

ISBN : 2-952089-6-4

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Yoichi Sumi, « L'Encyclopédie située à mi-chemin entre l'est et l'ouest, l'avant et l'après », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 40-41 | octobre 2006, mis en ligne le 01 octobre 2008, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/354> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.354>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juillet 2021.

Propriété intellectuelle

L'Encyclopédie située à mi-chemin entre l'est et l'ouest, l'avant et l'après

Yoichi Sumi

Quelques remarques préliminaires

- 1 Une des difficultés majeures que rencontrent inévitablement les dix-huitiémistes travaillant sur l'*Encyclopédie* est la carence de l'édition parisienne dans le marché des livres rares, et surtout la rareté de sa version « authentique », à savoir l'édition parfaitement conforme à la description de Schwab, Rex et Lough. Quelques universités japonaises se targuent d'un bel exemplaire de l'*Encyclopédie* de Diderot, fleuron de leur bibliothèque, mais qui, au premier examen, se révèle vite faux : dans la plupart des cas, il s'agit d'une des éditions postérieures, celle de Genève ou d'Yverdon... Les versions « électroniques », elles aussi, sont loin d'être des instruments de travail fiables. Elles comportent en effet un grand nombre de fautes et de défauts qu'il serait inutile d'énumérer ici¹.
- 2 Malgré ces obstacles non négligeables, nous voyons depuis une trentaine d'années se développer un remarquable élargissement d'horizon dans l'étude sur l'*Encyclopédie* et ce changement se traduit, me semble-t-il, à la fois sur deux plans, temporel et spatial. Pour ce qui est de l'axe temporel, on peut distinguer deux grands types d'approche : les études des précurseurs, anglais entre autres, de l'*Encyclopédie* parisienne et les enquêtes sur ses contemporains et héritiers, en un mot, la recherche sur son « avant » et son « après ». Notre grand dictionnaire français n'est plus désormais considéré comme un phénomène isolé, un cas unique, sans précédent ni suite, mais comme un maillon d'une longue chaîne philosophique, d'« un vaste mouvement à la fois éditorial et intellectuel qui, depuis la Renaissance et l'humanisme, multipliait les dictionnaires indispensables comme instruments de la science et des mots et comme moyen d'une pédagogie scientifique et idéologique plus complexe, fondée sur les rapports profonds qu'une

civilisation noue et développe avec les mots qu'elle utilise »². Les deux livres de Kafker ont marqué, de ce fait, une étape décisive dans les recherches et ont ouvert une voie féconde³. Cette sensibilité aux processus, aux influences, a favorisé en même temps le développement d'une ferveur pour l'aspect géographique du mouvement encyclopédique, à savoir le problème de la diffusion. Un énorme réseau « encyclopédique » s'étend depuis quelques années, soutenu par l'intérêt très vif des chercheurs pour un certain cosmopolitisme académique, comme en fait foi le grand livre de Robert Darnton qui retrace bien tous les avatars d'une monumentale entreprise éditoriale sous ses aspects les plus divers, allant de la fabrication jusqu'à la distribution, et cela même au-delà des frontières, dans toute Europe des Lumières⁴. Il y a plus. Il existe encore un domaine peu exploité, mais graduellement émergent, objet de recherches et investigations récentes dont la coordination méthodique peut être féconde, mais reste à faire. En effet, le colloque international sur l'encyclopédisme organisé par Annie Becq en 1987 et la grande exposition de la Bibliothèque nationale de France en 1996 ont déjà montré les nombreux avantages que pourrait présenter une collaboration à l'échelle internationale, voire mondiale, à une œuvre commune embrassant un immense horizon géographique et historique. Simplement, ce type de recherches collectives a inévitablement un caractère accumulatif ou énumératif, comme un tiroir à multiples casiers : autant de participants en provenance de divers continents, autant de compartiments séparés...

- 3 Tout panorama qui voudrait rendre compte du rayonnement de l'encyclopédisme ne saurait ignorer le nom de Jacques Proust. Son gigantesque apport dans ce domaine mérite une attention d'autant plus grande que l'effort de ce vaillant investigateur se rapporte à la propagation de traits culturels, aussi bien spirituels (mots, idées, mythes) que matériels (métallurgie, recette de cuisine, etc.), de la société où ils sont apparus vers des sociétés culturellement différentes par la filiation des dictionnaires dont le principe fondamental, comme on le sait, consiste en une fausse imitation de l'original, constamment dénaturée ou décentrée à travers une suite de traductions en diverses langues. À l'encontre de la tendance générale qui favorise le travail collectif de type additionnel, Jacques Proust a réussi, à lui seul, à distinguer des moments successifs à travers les processus temporels de la diffusion de textes encyclopédiques⁵. Dorénavant le rôle de chercheur ne doit pas se cantonner à un rôle de microbiologiste, mais s'étendre à celui d'astronome, souvent lancé dans des observations de grande envergure.

La taxinomie

- 4 Cette mise au point préliminaire et sommaire m'amène nécessairement à proposer ici, à la manière de Jacques Proust, un tableau rapide d'une filiation encyclopédique, d'un colossal projet classificateur qui couvre une période assez étendue et une large surface géographique, mais dont le centre est fixé à Paris, vers 1751. L'approche, dès lors, devrait avoir pour premier impératif la mission de s'interroger sur la taxinomie telle que la conçoit chaque peuple. Que signifie « diviser », « arranger », « cataloguer » pour une nation ? La classification, pour l'être humain en général, est une activité normale et nécessaire pour saisir le réel, y mettre de l'ordre, organiser son savoir, donc sa sécurité dans un environnement parfois défavorable. D'où notre intérêt intarissable pour la taxinomie qui nous rassure et nous protège, cette science fondamentale qui concerne

l'embranchement, la division, la systématique et cela non seulement dans la culture européenne, mais encore en Asie et dans d'autres pays du monde⁶.

- 5 Cette interrogation sur le pourquoi de la classification n'est nullement nouvelle. Même si le livre de Michel Foucault reste le grand classique que l'on retient dans l'histoire de la taxinomie⁷, il était l'héritier d'une longue série de recherches qui, depuis l'Antiquité (Aristote notamment), visaient, par l'inventaire de la diversité et par l'analyse des traits présentés par les plantes et les animaux, à établir les relations de toutes sortes qui pourraient exister entre les êtres.
- 6 L'art de la mémoire nous apporte quelques renseignements précieux sur la taxinomie occidentale. Les deux ouvrages majeurs de Frances Amelia Yates et de Paolo Rossi ont mis en lumière le rôle primordial que jouait l'art de la mémoire dans l'histoire des idées européennes⁸. Les deux auteurs ont contribué à ouvrir de nouvelles perspectives qui exploitent le domaine peu étudié de la mnémotechnique dans son étroite corrélation avec la taxinomie⁹.
- 7 Au XVIII^e siècle et jusqu'à une époque peu éloignée, pour classer, on recourait à des « systèmes » qui consistent à classer en fonction d'un petit nombre de critères judicieusement choisis pour permettre un arrangement des groupes. Le livre de Foucault nous invite à faire face au cas limite, notamment dans son chapitre V « Classer » entièrement consacré aux problèmes d'histoire naturelle¹⁰.
- 8 Le système figuré des connaissances humaines de Diderot et de d'Alembert, que Foucault ne mentionne pas une seule fois dans son livre¹¹, nous en donnera également des indices significatifs¹².
- 9 À l'origine de tout cela, je découvre un archétype fondamental, une obsession méthodologique chez les Occidentaux, à savoir la manie de la mise en ordre des matières, la hiérarchisation des êtres ou des connaissances sous forme d'arbre ou d'échelle. La plupart des systèmes de classification proposés présentent une même structure en niveaux stratifiés, de type pyramidal, comme chez Hegel, un peu plus tard¹³.

Les Chinois

- 10 Qu'en est-il des Chinois ? La taxinomie occupe également chez eux une place privilégiée. « [...] Les anciens Chinois – écrit Chantal Zheng – soucieux d'imposer un ordre à leur environnement pour mieux le maîtriser, se firent du monde une image rationnelle et unificatrice, affectant ainsi leurs croyances, leurs valeurs, leurs comportements et donnant lieu à l'élaboration de spéculations sur l'ordre et ses causes »¹⁴.
- 11 Le cadrage épistémologique de leur pensée est le suivant : d'abord le *Ta o*, qui signifie « Voie », principe universel, finalité ultime de Confucius, qui coïncide avec l'ordre du monde. Le *yin* et le *yang* sont les deux aspects antithétiques et complémentaires du *Ta o* tel qu'il se manifeste dans le monde. Ces deux sous-principes sont tout à la fois des énergies pneumatiques (« souffles ») et des rubriques classificatoires. Le *yang*, c'est la lumière, la chaleur, l'activité. Le *yin*, c'est l'obscurité, le froid, la passivité. Dans le cosmos, le Ciel et le Soleil sont essentiellement *yang*, la Terre et la Lune essentiellement *yin* ; dans la société humaine, l'homme est *yang*, la femme *yin*, le seigneur *yang*, l'inférieur *yin*. En tant que catégories classificatoires, le *yang* et le *yin* sont donc des

notions relatives, impliquant des rapports et non des classements rigides. D'où le caractère apparemment linéaire, successif et énumératif de l'encyclopédie chinoise¹⁵.

- 12 En plus, il y a aussi les *Cinq Éléments* qui introduisent, au-dessous de la bipartition *yin-yang*, une représentation de cinq énergies naturelles disposées en quinconce. Il ne s'agit guère, en fait, de substances matérielles, mais de « souffles », des diversifications du *Ta o* selon les directions de l'espace et qui sont : à l'est le bois, au sud le feu, à l'ouest le métal, au nord l'eau, au centre la Terre. « C'est un même groupe de faits, écrit Marcel Granet, qui va faire apparaître les images dont les Chinois sont partis pour désigner par deux mots qui éveillent l'idée de « chemin » les cinq rubriques cardinales et le grand principe d'ordre et de classement »¹⁶.

- 13 À partir de ce postulat, tous les anciens dictionnaires chinois adoptent le système tripartite, raccourci, abrégé méthodologique de cette combinatoire philosophique. C'est Diderot lui-même, dans l'article « CHINOIS (Philosophie des) » de l'*Encyclopédie*, qui explique, probablement via Brucker, la trilogie philosophique de la pensée chinoise :

[...] 18. Le ciel, la terre, et l'homme sont une source féconde qui comprend tout.

19. Et voici comment le monde fut fait. Sa machine est composée de trois parties primitives, principes de toutes les autres.

20. Le ciel est la première ; elle comprend le soleil, la lune, les étoiles, les planètes, et la région de l'air où sont épars les cinq élémens dont les choses inférieures sont engendrées.

21. Cette région est divisée en huit *kuas* ou portions, où les élémens se modifient diversement, et conspirent avec les causes universelles efficientes.

22. La terre est la seconde cause primitive ; elle comprend les montagnes, les fleuves, les lacs, et les mers, qui ont aussi des causes universelles efficientes, qui ne sont pas sans énergie.

23. C'est aux parties de la terre qu'appartiennent le *kang* et l'*ieu*, le fort et le faible, le dur et le mou, l'âpre et le doux.

24. L'homme est la troisième cause primitive. Il a des actions et des générations qui lui sont propres. [...] ¹⁷

- 14 Voici ensuite la structure d'une grande encyclopédie, publiée en 1609 par un certain Wang-yuan-han de Yun-kian, intitulée *Compilation illustrée des Trois Pouvoirs*, en 106 livres. Les *Trois Pouvoirs*, ce sont le ciel, la terre et l'homme, catégories fondamentales auxquelles l'auteur rapporte tout dans son encyclopédie. Mais cette distinction tripartite n'est ici que sur le titre et dans le concept : la division réelle de l'ouvrage se fait en quatorze classes. Je donne la traduction de la table des matières par Abel Rémusat :

1.° Classe du ciel, comprenant l'astronomie, l'uranographie, la météorologie, l'astrologie, en quatre livres ;

2.° Classe de la terre, ou la géographie générale et particulière, ancienne et moderne ; la topographie, l'hydrographie, la description des montagnes, des grottes, des singularités naturelles, des villes et des villages, des ponts, des temples, des tours, des monastères, etc., en seize livres ;

3.° *Affaire des hommes*, c'est-à-dire, l'histoire depuis les temps fabuleux jusqu'à nos jours, avec les tables chronologiques des noms d'années, une chronologie abrégée, des tables généalogiques ; les portraits des empereurs et des hommes célèbres, et la notice de tous les peuples étrangers connus des Chinois, quatorze livres ;

4.° Doctrine des temps, et division de l'année en saisons, mois, demi-mois et décades ; méthodes d'intercalation, cycles, périodes, dates, etc., quatre livres ;

5.° Architecture ou description des palais anciens et modernes, des maisons particulières, des intérieurs et de tous les détails de la construction civile, quatre livres ;

- 6.° Instruments et ustensiles domestiques, armes, jeux, outils, etc., douze livres ;
 7.° Anatomie et physiologie ; systèmes divers sur l'usage et la dépendance des parties du corps ; doctrine de pouls, application du moxa, acupuncture, sept livres ;
 8.° Habillements et costumes tant anciens que modernes, avec la description des parties dont ils se composent, et des étoffes dont ils sont faits, trois livres ;
 9.° Actions humaines, c'est-à-dire, les arts mécaniques, les procédés dont ils se composent ; les détails de la vie publique et domestique ; les cérémonies, les devoirs funèbres et autres ; les jeux, les différents états de la société, dix livres ;
 10.° Poids et mesures ; instruments et figures nécessaires à l'étude de l'astronomie, des mathématiques et de la physique, et en général tout ce qui a rapport au calcul, huit livres ;
 11.° Choses précieuses, telles que les monnaies, les métaux, les pierres gemmes, les perles, les minéraux, etc., de la Chine et des pays étrangers, deux livres ;
 12.° Des caractères, de l'art d'écrire, d'imprimer, de dessiner et de peindre ; des formes anciennes de l'écriture, avec des tables de caractères antiques, cursifs et autres ; exemples et modèles calligraphiques ; la description des pinceaux, du papier, de l'encre, et l'art de les fabriquer, quatre livres ;
 13.° Oiseaux et quadrupèdes, six livres ;
 14.° Plantes et arbres, douze livres¹⁸.
- 15 L'important, c'est que le tableau n'est pas seulement l'inventaire systématique et raisonné des sujets traités dans le dictionnaire, un peu comme le *Système figuré des connaissances humaines* de Diderot et de d'Alembert, mais encore et surtout la vraie table de matières de la *Compilation illustrée des Trois Pouvoirs*. La langue chinoise, ne connaissant pas l'abstraction alphabétique, exige une nomenclature qui relève d'une structure méthodique et hiérarchisée de notions. C'est pourquoi les vedettes ne représentent pas les mots du lexique, mais les noms de notions, de réalités, de domaines, de disciplines, de techniques, etc., donnant accès aux discours sur les objets de savoir que sont les articles correspondants.
- 16 De toutes les catégories fondamentales du savoir présentées ci-dessus, la plus importante est incontestablement la septième concernant l'anatomie et la physiologie. En Chine, la pensée traditionnelle et universalisante a produit, surtout dans le domaine de la médecine, une longue lignée de cliniciens, chirurgiens, hygiénistes, pharmacologistes et acupuncteurs de talent. Toute la cosmogonie ancienne se résume dans le corps humain, image réduite de l'univers. Or, l'acupuncture ne peut se concevoir qu'au travers des lois de la médecine traditionnelle avec la référence obligatoire aux notions de points, de méridiens, d'énergie *Yin* et *Yang*. Le médecin chinois attribue les maladies à une anomalie dans le trajet de l'« énergie vitale », circulant dans l'organisme le long d'un réseau complexe de « méridiens ». La maladie résulte d'un déséquilibre énergétique qui sera régularisé par l'implantation d'une aiguille d'acupuncture au niveau de méridiens, ou de points spécifiques.
- 17 L'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert comporte quelques passages sur la médecine chinoise, notamment sur l'acupuncture ; l'article SENSIBILITÉ par Henri Fouquet reste neutre¹⁹, l'article VESICATOIRES du même auteur se montre favorable²⁰, alors que Jaucourt, auteur de l'article MÉDECINE, est nettement hostile²¹.
- 18 Contrairement à presque tous les dictionnaires européens où les images se contentent de servir de guide au texte, l'encyclopédie chinoise cherche à inclure tous les sujets traités dans une série de planches, à l'explication desquelles le texte est consacré. Je cite encore Rémusat qui décrit très bien la composition d'ensemble de la *Compilation illustrée des Trois Pouvoirs* :

Les objets qui peuvent être représentés par des figures, sont en assez grand nombre : pour les autres, on a formé des tableaux, ou des combinaisons de figures fondées sur des idées systématiques. C'est ainsi qu'on est parvenu à réduire en planches les computs astrologiques, les calendriers, les arbres généalogiques, les hypothèses physiologiques, et généralement tout ce qui a rapport aux sciences et au raisonnement, et tout ce qui sort de la classe des êtres matériels.

- 19 La prépondérance de l'image sur l'écriture aurait quelque chose à voir avec le caractère fondamental des langues de l'Extrême-Orient, qui usent de l'idéogramme, de l'emblème. En effet, toutes les pages du dictionnaire chinois se composent de deux parties : à droite, la planche, accompagnée de mots ou de commentaires succincts, et à gauche, l'explication qui analyse et développe l'image. C'est, si l'on veut, l'*Encyclopédie* de Diderot réduite seulement aux tomes de planches ornés de gravures en taille-douce accompagnées de courtes explications. Il faut souligner encore que chaque « livre » est précédé d'une table des matières rudimentaire qui n'est enfin de compte que la liste des images et non pas des textes.
- 20 Voici, pages suivantes, les deux pages de planches consacrées aux reins²². Dans la Planche A on voit la colonne vertébrale et l'organe double, situé dans les fosses lombaires. La Planche B représente un homme presque nu, dont le buste et le pied gauche sont couverts de « points », ou de « méridiens » avec la référence obligatoire à la théorie anatomique traditionnelle encore perpétuée au dix-septième siècle. Il va de soi que chaque point a un rapport direct ou lointain avec l'organe.

Les Japonais

- 21 Le dictionnaire chinois n'a pas manqué d'obtenir du succès. Il a été réimprimé plusieurs fois en Chine. Le plan a été jugé par les Japonais digne de servir de modèle à un projet encyclopédique, tout comme la *Cyclopaedia* de Chambers qui avait tant inspiré les Français comme Le Breton ou Diderot. L'auteur, Terajima Ryoan, médecin d'Osaka, a publié en 1712 une immense collection encyclopédique après une trentaine d'années de lectures et de recherches laborieuses.

Planche A

Planche B

- 22 Le dictionnaire garde le titre de l'original chinois : « San-sai Zue », à savoir *Compilation illustrée des Trois Pouvoirs*, accompagné d'un préfixe « Wa-kan » qui signifie « Edition sino-japonaise ».
- 23 En réalité, le livre est rédigé entièrement en chinois, selon l'usage du temps. Il comporte 105 livres en 81 volumes, format assez proche de celle de l'original chinois. La culture chinoise était une condition *sine qua non* de la promotion sociale, et un dictionnaire rédigé en chinois ou en deux langues avait inmanquablement du succès. Ryoan a pris le modèle chinois pour base, mais en corrigeant les erreurs qui s'y étaient glissées, en y faisant des ajouts, et des omissions, et surtout en l'adaptant aux besoins des lecteurs japonais. Ce travail de remaniement est tellement considérable qu'on pourrait dire qu'il s'agit d'un nouvel ouvrage plutôt que d'une réédition de l'ancien. Nous retrouvons ici le procédé de Diderot et d'Alembert face à leur modèle britannique²³.
- 24 De notre point de vue, celui qui concerne la taxinomie, Ryoan respecte la composition du modèle chinois, à savoir la cosmologie ternaire : le ciel (livres 1-6), l'homme (livres 7-54) et la terre (livres 55-105). Chaque livre est divisé en plusieurs petits chapitres (le livre dans sa totalité en comporte 1007) abondamment illustrés. Chaque chose est représentée par une figure avec sa légende au-dessous et les noms synonymes ou étrangers, à côté sont également mentionnés ; les noms en caractères japonais, pour qu'on puisse les retrouver dans l'Index alphabétique et la prononciation des caractères chinois pour la commodité des débutants. En effet, on a rédigé, dans un livre à part (le cent sixième livre), un index suivant l'ordre de l'*Iroha*, l'alphabet ou syllabaire japonais. Grâce à son système alphabétique, l'encyclopédie japonaise présente une commodité de repérage supérieure à celle de son modèle chinois.
- 25 *Wakan sansai zue* est le travail d'un intellectuel modéré, opportuniste, qui adapte son écriture aux circonstances. En tant que médecin, Ryoan oscille entre l'école médicale appelée *Kôsei-ha* qui avait la faveur des milieux officiels, et l'école de la médecine antique, dont le principe était de retrouver le véritable esprit des classiques médicaux chinois, défenseurs de la méthode expérimentale. Ryoan, pour des raisons de sécurité mondaine, appartenait à la première, mais paradoxalement, la seconde école, plus ancienne, était par son attitude positiviste, davantage ouverte à la médecine moderne et tangible introduite au Japon par les Hollandais. L'auteur de *Wakan sansai zue* n'ignorait pas le bouleversement mental qu'a provoqué l'afflux des nouvelles connaissances entraîné par la politique éclairée du *shogun* Tokugawa Yoshimune en faveur des études occidentales. S'intéressant au développement scientifique du pays, Yoshimune avait levé l'interdit qui pesait sur les livres chinois et avait ordonné à certains des plus éminents savants de son époque d'apprendre la langue hollandaise afin d'avoir accès à la culture occidentale²⁴.
- 26 Voyons dans la planche qu'on trouvera aux pages suivantes comment Ryoan suit le modèle chinois. Dans les images consacrées aux reins, on retrouve le même concept d'acupuncture que dans la version chinoise. On situe l'introduction de la médecine chinoise au Japon au début du cinquième siècle, avec la venue d'un médecin coréen. L'étonnant, c'est que la pratique de l'acupuncture et l'utilisation de la pharmacie chinoise paraissent s'être transmises sans grand changement jusqu'à l'époque actuelle. Leur survivance à l'épreuve du temps semble témoigner d'une réelle efficacité.
- 27 Dans la figure de la colonne vertébrale (Planche C), tous les disques de la colonne sont numérotés de haut en bas jusqu'au niveau des reins. La figure de l'homme nu de la

planche chinoise disparaît, mais on voit son pied gauche agrandi et portant plus d'indications que dans l'original (Planche D). L'auteur japonais ajoute encore deux images sur les réseaux de méridiens et de points qui dominent les reins et l'estomac (Planche E).

- 28 Tout ce que l'on peut dire après ce coup d'œil rapide sur le système classificateur asiatique, c'est que ce que l'on appelle « désignants » en parlant de l'*Encyclopédie* de Diderot existe en Chine ou au Japon, mais d'une manière apparemment plus dissimulée et ésotérique. Un point précis de la peau « désigne », ou postule l'existence d'une énergie *yin* et *yang*, circulant dans l'organisme dans un réseau complexe de méridiens.

Planche C

Planche D

Planche E

Les Européens

- 29 Passons à la contre-épreuve. Nous sommes en Europe, à l'aube du siècle des Lumières. Le temps est favorable à la taxinomie qui devrait intéresser, outre le minéralogiste, le botaniste et le zoologiste, tous les spécialistes de la structuration ou de la répartition. La raison humaine introduit l'ordre dans le monde, pensent-ils, mais cela d'une manière manifestement différente des Chinois. Au niveau de la fabrique d'un dictionnaire se produit donc un clivage entre l'ordre alphabétique des entrées et le système classificateur de fond, ce dont n'avaient garde les anciens encyclopédistes chinois. Les auteurs des dictionnaires européens, pour déterminer le statut d'une entrée dans leur système d'ensemble, ont choisi d'indiquer, après chaque mot d'adresse, au moyen de « désignants », des catégories fondamentales au-dessous desquelles celui-ci doit trouver sa place. Les désignants, ainsi, ont une capacité d'identification de telle idée, que les grands classiques chinois ne possédaient pas. Ceux-ci sont davantage des opérateurs de la pensée, ce qui, par ailleurs, permet au lecteur de déduire l'arrangement des tables de catégories.

a) Les Anglais

Harris

- 30 En 1704, huit ans avant la publication de l'encyclopédie japonaise, John Harris fait paraître à Londres *Lexicon Technicum*, qui présentait la somme des connaissances du temps en mathématique et en physique. La première édition comporte 8200 entrées en un volume. Dans la Préface, Harris insiste sur l'originalité de son dictionnaire qui n'est pas seulement un dictionnaire de mots, mais de choses. Il mentionne les sources premières, reconnaît certains défauts. Le tome II, publié en 1710, est accompagné d'un index alphabétique pour les deux volumes, où l'auteur expose son univers thématique²⁵. Voici les vingt-quatre thèmes juxtaposés d'une manière apparemment arbitraire, mais à l'intérieur de chaque thème les entrées se succèdent selon l'ordre alphabétique.
- 1) Navigation and Sea-Terms ; 2) Mathematical and Philosophical Instruments, and Practical Mathematicks ; 3) Natural Philosophy and Physicks ; 4) Geography and Chronology ; 5) Chymistry ; 6) Heraldry ; 7) Architecture ; 8) History, Ancient Customs, etc. ; 9) Anatomy ; 10) Painting and Sculpture ; 11) Agriculture and Hortulane Terms ; 12) Opticks and Perspective ; 13) Botany, Natural History, and Meteorology, etc. ; 14) Law, Common, Civil and Canon ; 15) Grammar, Rhetorick, Poetry, etc. ; 16) Mechanicks, Staticks, etc. ; 17) Conicks ; 18) Dialling ; 19) Chyrurgery, Pharmacy and Names of Diseases ; 20) Musick ; 21) Geometry ; 22) Fortification, Gunnery, and Art Military ; 23) Logick, Metaphysicks and Ethicks ; 24) Astronomy, and Doctrine of the Sphere²⁶.
- 31 Cette division des sciences, pourtant, n'a rien de nouveau ni d'étonnant pour ceux qui ont lu Bacon. Harris découpe et sectionne les sciences sans tenter de les classer. De ce point de vue, il est au même niveau que les Chinois ou les Japonais qui répartissent tous les êtres selon les trois unités confucéennes.
- 32 Pour ce qui est des désignants, dans le *Lexicon*, chaque adresse ou entrée est immédiatement suivie du texte explicatif, sans aucune désignation classificatoire. Pourtant, on y rencontre de temps en temps, en tête d'un article relativement court, ce qu'on pourrait appeler un « modèle préformé des désignants », à savoir des énoncés qui

se composent de la préposition « in » et du nom de la catégorie destinée à situer l'article au niveau supérieur de la nomenclature générale. En voici quelques exemples pris au hasard tout au début du premier tome :

ABACUS *in Architecture*, is the four square Table...
 ABATOR (*in the Common Law*)...
 ABNODATION, *in Agriculture*, signifies the Prunning of Trees...
 ACCEPTANCE *in Law*, is an agreeing to some Act already done...

Dyche

- 33 Le dictionnaire de Thomas Dyche : *A new general English dictionary*, nous est connu uniquement par le *Prospectus* de l'*Encyclopédie* où Diderot le cite avec Harris et Chambers comme une des sources de son grand dictionnaire. La première édition (1735) comporte 870 pages, la deuxième (1740) 911 pages. Chaque entrée est suivie par une initiale (S., A., V. etc.) qui désigne la catégorie grammaticale du mot d'adresse. De temps à autre on rencontre des références d'une citation, soit un titre, soit un nom d'auteur, selon l'humeur de l'auteur. Celui-ci ne montre aucun intérêt pour la taxinomie et son dictionnaire, foncièrement linguistique, ne connaît ni désignants ni renvois. Mais, assez exceptionnellement, le « modèle préformé des désignants » apparaît avec une fréquence moins grande que chez Harris. En voici quelques exemples :

ABA'RTICULATION (S.), *in Anatomy*, is that natural and curius construction...
 ABA'SED (A.) *in Heraldry*, is when the tip or angle of the wings of eagles...
 ABBRO'CH (V.) *in Law* is to monopolize goods.

Chambers

- 34 La *Cyclopaedia* de Chambers se distingue des ouvrages de Harris ou de Dyche en proposant une vision de la connaissance comme un tout intégré. Chambers concevait déjà, et à sa manière, son système de l'arbre des connaissances. En ce qui concerne le système des renvois, il y tenait beaucoup. Je cite ici un paragraphe de la Préface, traduit en français par Michel Malherbe :

Notre intention était de considérer les diverses matières non seulement pour elles-mêmes mais aussi relativement, dans leurs rapports mutuels, de manière à les traiter chacune comme un tout et comme les parties d'un tout plus grand, leur liaison à ce dernier étant indiquée par un renvoi. De sorte que, par une suite de renvois, allant du général au particulier, des prémisses aux conclusions, des causes aux effets, et vice versa, c'est-à-dire, du plus complexe au moins complexe et inversement, une communication pût s'établir entre les différentes parties de l'ouvrage et que les divers articles pussent être, dans une certaine mesure, replacés dans l'ordre naturel des sciences dont l'ordre alphabétique les avait écartés²⁷.

- 35 Cette citation résume tout l'esprit classificateur des Lumières. On se rend compte de cette manie de références chez Chambers en examinant différentes éditions de la *Cyclopaedia* : d'une édition à l'autre, il ajoute et retranche. Dans la deuxième édition de 1738, pour l'article « Blood », il retient de la première édition de 1728 quatre renvois, en ajoute douze, en retranche trois²⁸.
- 36 Qu'en est-il des « désignants » ? Nous retrouvons, ici encore, les mêmes modèles « préformés » que chez Harris :

ABAFT, *in the Sea Language*, denotes the Stern...
 ABALIENATIO, *in the Roman Law*, is a Term...
 ABARTICULATION, *in Anatomy*, is represented by Blanchard...
 ABASED, *Abaisse*, *in Heraldry*, is applied to the Vol...

ABDOMEN, in Anatomy, the *lower Belly*...

ABDUCTION, in Logick, a kind of Argumentation...

b) Les Français

Prospectus de 1745

- 37 Il faut souligner en outre que tout au début de leur entreprise, les Français prêtaient l'oreille à l'appel qui venait de Londres. En voici le témoin, un texte pivot sur lequel repose toute la préhistoire de l'*Encyclopédie* française. Il s'agit d'un texte qui nous servira d'intermédiaire entre le modèle anglais et le dictionnaire français.
- 38 Le premier *Prospectus* de l'*Encyclopédie*, distribué en 1745, mérite notre attention, d'autant plus que contrairement au deuxième *Prospectus* de 1750, rédigé par Diderot et qui se montre assez ingrat à l'égard de Chambers, ce manifeste de toute première période annonce simplement et modestement une traduction française de la *Cyclopaedia*, en présentant comme échantillon une traduction, hélas partielle, de quatre articles tirés du dictionnaire anglais. C'est le seul document qui puisse nous donner une image approximative de la manière dont on traduisait la *Cyclopaedia* tout au début de l'entreprise parisienne²⁹.
- 39 Le problème de savoir quelle édition de Chambers a servi de base pour la traduction française reste encore à éclaircir. Parmi les sept éditions publiées avant le premier *Prospectus* (1 : 1728-1727-Londres, 2 : 1738 Londres, 3 : 1738-1739-Londres, 4 : 1740 Dublin, 5 : 1741 Londres, 6 : 1741-1743 Londres, 7 : 1742 Dublin), la première est écartée, car elle ne contient pas l'article « Dying » dont la traduction figure dans le *Prospectus* de 1745. Je proposerais l'édition de Londres (1741-1743) et celle de Dublin (1742) comme les plus proches de la traduction française, mais aucun indice ne nous permet pour le moment d'apporter un élément de réponse définitif.
- 40 En plus, nous trouvons dans le dossier établi par Louis-Philippe May deux indices curieux sur le rapport de la *Cyclopaedia* aux éditeurs français de la première période encyclopédique. D'abord, l'achat de la traduction italienne de Chambers en 1750³⁰ et celui du *Supplément* du Chambers en 1753³¹.
- 41 L'auteur du *Prospectus*, après un long extrait de la préface de la *Cyclopaedia*, reproduit à la page 6 la Table de Chambers en forme d'un arbre des connaissances, arbre qui se ramifie pour aboutir finalement à « quarante-sept principaux articles qui forment le fonds de l'Ouvrage »³². Au bas des pages 6 à 7, en notes marginales, le traducteur français donne comme exemples sept rubriques accompagnées de leurs nombreuses subdivisions « afin de faire connaître dans quels détails l'Auteur est entré sur chaque Matière » : 16 La Théologie, 6 La Physique, 39 La Médecine, 18 La Chimie, 32 L'Astronomie, 26 L'Architecture, 46 La Poésie³³.
- 42 Notons ici la différence fondamentale entre le modèle anglais et l'*Encyclopédie* parisienne : le système proposé par Chambers prend son envol à partir de « la connaissance » qui, dans la suite, se ramifie d'elle-même pour produire quarante-sept catégories ; alors que pour les philosophes français, le point de départ est « l'entendement » humain dont les trois Facultés (Mémoire, Raison et Imagination) produisent respectivement Histoire, Philosophie et Poésie. Comme d'Alembert affirme dans le *Discours préliminaire*, « Tous les Arbres encyclopédiques se ressemblent

nécessairement par la matière ; l'ordre seul et l'arrangement des branches peuvent les distinguer ».

- 43 Dans les quatre dernières pages du premier *Prospectus* (p. 9-12) se trouvent reproduits des extraits des quatre articles traduits en français : ATMOSPHERE, FABLE, SANG, TEINTURE. J'ai déjà montré ailleurs que dans l'édition parisienne de l'*Encyclopédie*, l'article ATMOSPHERE, rédigé par d'Alembert pour le premier tome paru en 1751, garde de nombreuses traces de ses sources anglaises³⁴. Jaucourt et Marmontel, dans leur article « Fable » qui figure dans le tome 6, paru en 1756, soulignent les travaux de l'abbé Banier tout en s'appuyant comme Chambers sur les livres de La Motte et de La Fontaine. Au contraire, la date assez tardive de la parution des deux autres articles, SANG (par Jaucourt) et TEINTURE (par Venel) explique les grandes divergences qu'il y a entre le texte définitif de l'*Encyclopédie* et ses « sources », à savoir les éditions de Chambers et le *Prospectus* de 1745. Pour ces quatre articles partiellement reproduits dans le *Prospectus* de 1745, et d'une taille assez substantielle dans l'original anglais (et cela dans toutes les éditions postérieures à la première de 1728), on ne trouve aucun « désignant » en tête de chacun d'eux.

L'édition parisienne

- 44 C'est à partir de l'édition de Diderot que les désignants commencent à jouer un rôle primordial. Des quatre articles cités dans le premier *Prospectus*, trois comportent des mots désignatifs : l'article ATMOSPHERE renvoie à *Physique*, l'article FABLE, successivement à *Mythologie*, à *apologue (Belles-Lettres)* et à *Belles-Lettres*, l'article SANG à *Anatomie et Physiologie*. Seul l'article TEINTURE n'a pas de désignation classificatoire.

Descendants de l'édition de Paris

- 45 Quel sera le destin de ces quatre articles dans les éditions postérieures de l'*Encyclopédie* ? Celle d'Yverdon, par exemple, conserve les textes de l'édition parisienne pour les trois articles : ATMOSPHERE, FABLE et TEINTURE. Seul l'article SANG est entièrement réécrit par « H.D.G », à savoir par Albrecht von Haller. Celui-ci, pourtant, maintient le désignant de l'édition parisienne : *Anatomie et Physiologie*. Pour les deux éditions italiennes, les tomes du texte restent en principe les mêmes que dans l'édition de Diderot. Comme on le sait, les articles reproduits sont accompagnés le plus souvent de notes marginales substantielles. Mais les quatre articles en question ne sont annotés, sauf l'article ATMOSPHERE dans l'édition Lucques³⁵.
- 46 L'*Encyclopédie méthodique* constitue un cas un peu isolé. Le dictionnaire de Pancoucke ne doit pas être confondu avec l'encyclopédie alphabétique. Héritière des sommes médiévales qui avaient pour objet de réunir et d'expliquer l'ensemble des idées et des savoirs du temps sur les choses et le monde, d'où sa parenté avec les dictionnaires asiatiques, l'*Encyclopédie méthodique* est construite selon un ordre de matières qui relève d'une structure méthodique et hiérarchisée de notions. Autrement dit, le *Méthodique* n'a pas besoin de « désignants », car ses adresses-vedettes sont déjà réunies et classées dans tel tome correspondant, chacune sous le même signe d'un cadre catégoriel.
- 47 Voyons comment les quatre articles sont situés dans cet immense corpus de 194 volumes³⁶ :

ATMOSPHERE en *Physique*, t.1 [1793], pp. 310-a – 319-a.

FABLE en *Grammaire et littérature*, t.2 [1784], pp. 64-a – 73-b.

SANG en Médecine, t.12 [1827], pp. 673-a – 674-a.

SANG considéré comme aliment, *ibid.*, p. 674-a.

SANG (Thérapeutique) *ibid.* pp. 674-a – 677-a.

TEINTURE en Chimie et métallurgie, t.6 [1815], pp. 264-a – 285-a.

- 48 En conclusion, je voudrais insister sur deux points. Premièrement, l'existence des systèmes taxinomiques extravagants ou hermétiques en dehors du monde européen. La page célèbre de Michel Foucault, dans *Les Mots et les choses*, a défrayé la chronique en présentant la classification des animaux proposée par un dictionnaire chinois, imaginé de toutes pièces par Borges :

« a) Appartenant à l'empereur ; b) Embaumés ; c) Apprivoisés ; d) Cochons de lait ; e) Sirènes ; f) Fabuleux ; g) Chiens en liberté ; h) Inclus dans la présente classification ; i) Qui s'agitent ; j) Innombrables ; k) Dessinés avec un pinceau en poils de chameau l) Et caetera ; m) Qui viennent de sortir de la cruche ; n) Qui, de loin, semblent des mouches »³⁷

- 49 En réalité, les Chinois sont beaucoup plus proches des Occidentaux que Borges via Foucault semblerait nous le faire croire. Deuxièmement, l'importance du dictionnaire de Chambers. Je ne reviendrai plus sur la question de savoir pourquoi Diderot et d'Alembert, au cours de leurs préparatifs d'une grande édition française, ont finalement écarté le diagramme que proposait Chambers pour retourner jusqu'à Bacon³⁸. Or, le grand livre du chancelier britannique, *Of the Advancement and Proficiency of Learning*, publié en 1600, ne connaît, en réalité, aucun arbre des connaissances. Beaucoup plus tard, un certain Gilbert Wats, a publié à Oxford en 1639, la version anglaise, entièrement remaniée, de ce livre écrit d'abord en latin³⁹.
- 50 C'est dans cette traduction que nous voyons, peut-être pour la première fois, les idées de Bacon réunies en un système, en un ensemble organisé. Je laisse aux spécialistes le soin d'examiner si Chambers ou les encyclopédistes français connaissaient cette traduction anglaise de Bacon. De toute façon, malgré le désaveu formel de sa dette à l'égard de Chambers, formulé par Diderot dans le *Prospectus* de 1750, nous ne devons pas oublier que les encyclopédistes français sont restés assez longtemps sous l'emprise du modèle anglais, au moins en ce qui concerne le système des renvois ou des désignants, système que le Chancelier Bacon ne connaissait pratiquement pas.

NOTES

1. Voir RDE 30-31.

2. Daniel Roche, « L'Encyclopédie et les pratiques du savoir au XVIII^e siècle », in Roland Schauer (sous la direction de), *Tous les savoirs du monde, Encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXI^e siècle*, Bibliothèque nationale de France / Flammarion, 1996, p. 370.

3. Notable Encyclopedias of the Seventeenth and Eighteenth Centuries : Nine Predecessors of the Encyclopédie, SVEC, 194, 1981 ; Notable encyclopaedias of the late eighteenth century : eleven successors of the Encyclopédie, SVEC, 315, 1994.

4. Robert Darnton, *L'Aventure de l'Encyclopédie, 1775-1800. Un best-seller au siècle des Lumières*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1982 (édition originale : 1979).

5. Un de ses derniers travaux est typique du genre : « Sur la route des Encyclopédies : Paris, Yverdon, Leeuwarden, Edo », in *L'Encyclopédie d'Yverdon et sa résonance européenne, contextes & contenus-continuités*. Recueil de travaux édité par Jean-Daniel Candaux, Alain Cernuschi, Clorinda Donato, Jens Häslér. Slatkine, Genève, 2005, pp. 443-468.
6. « Nous organisons le monde en fonction de catégories dont nous tenons l'existence pour acquise simplement parce qu'elles sont données. Elles occupent un espace épistémologique qui est antérieur à notre pensée. C'est pourquoi elles ont un extraordinaire pouvoir de résistance » (Robert Darnton, *Le grand massacre des chats : attitudes et croyance dans l'ancienne France*, traduit de l'américain par Marie-Alyx Revellat, R. Laffont, 1985, p. 178).
7. *Les Mots et les choses*, Gallimard, 1966.
8. Frances Amelia Yates, *L'Art de la mémoire*, traduit de l'anglais par Daniel Arasse, Gallimard, 1975 (édition originale 1966) ; Paolo Rossi, *Clavis universalis, Arti della memoria e logica combinatoria da Lullo a Leibniz*, Il Mulino, 1983.
9. Voir Yoichi Sumi, « Essai sur l'excédent – Comment revaloriser l'Encyclopédie ? », in *Thématique et rêve d'un éternel globe-trotter. Mélanges offerts à Shin-ichi Ichikawa*. Textes recueillis et publiés par Shiro Fujii, Yoichi Sumi, Sakae Tada. Le Comité Coordinateur des Mélanges Shin-ichi Ichikawa, Tokyo, 2003, pp. 27-37. Voir également : Jean-Claude Margolin, « Le théâtre de mémoire de Giulio Camillo : récapitulation des connaissances acquises, ou instrument heuristique de connaissances nouvelles ? », in Annie Becq (sous la direction de), *L'Encyclopédisme*, Actes du Colloque de Caen 12-16 janvier 1987, Klincksieck, 1991, pp. 459-481.
10. *Op. cit.*, pp. 137-176.
11. Daniel Roche explique bien cette réticence de Foucault : « La méthode archéologique qui pouvait rendre compte de l'unité profonde de la pensée philosophique et politique du Dictionnaire achoppe sur l'événement singulier et complexe d'une aventure éditoriale où s'incarnent toutes les ambiguïtés de la définition des Lumières, en tant qu'expression d'une société et, plus précisément, d'un rapport spécifique du pouvoir et du savoir » (Daniel Roche, *article cité*, in *Savoirs*, p. 370).
12. Voir Robert Darnton, « L'arbre de la connaissance : la stratégie épistémologique de l'Encyclopédie », in *Le grand massacre...*, pp. 177-194, et plus récemment, Alain Cernuschi, « L'arbre encyclopédique des connaissances. Figures, opération, métamorphoses », in *Savoirs*, pp. 377-382.
13. « La nature est à considérer comme un système de degrés dont l'un provient nécessairement de l'autre et forme la vérité la plus prochaine de celui dont il résulte, toutefois, non pas de telle sorte que l'un serait engendré à partir de l'autre de façon naturelle mais dans l'Idée intérieure qui constitue le fondement de la nature » (G.W.F.Hegel, *Encyclopédie des sciences philosophiques*, II, Philosophie de la nature. Texte intégral présenté, traduit et annoté par Bernard Bourgeois, J. Vrin, 2004, p. 189). Voir Jacques d'Hondt, « Le projet encyclopédique chez Diderot et Hegel », in Becq, pp. 183-193.
14. *Mythe et croyances du monde chinois primitif*, Payot, 1989, p. 20.
15. Sur tous ces problèmes, c'est toujours le grand livre de Marcel Granet (*La Pensée chinoise*, La Renaissance du Livre, 1934) qui fait autorité, bien qu'il ait été très vivement critiqué pour n'avoir pas suffisamment mis en doute les textes dont il se servait. Voir également J.-P. Diény, « Les encyclopédies chinoises », in Becq, pp. 195-200.
16. Marcel Granet, *op. cit.*, p.314.
17. T. III, p. 344-b.
18. Abel Rémusat : « Notice sur l'Encyclopédie japonaise et sur quelques ouvrages du même genre », in *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi et autres bibliothèques*, publiés par l'Institut Royal de France, faisant suite aux Notices et extraits lus au comité établi dans l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Tome onzième. Paris, Imprimerie Royale, 1827, p.

130-131. Le texte chinois est disponible dans l'édition de Shanghai parue en 1988 en trois volumes [ISBN 7-5325-0319-4].

19. « Les Chinois chez qui les découvertes les plus nouvelles pour nous ont des dates si anciennes, observent dans l'acupuncture des règles et des précautions qui ne permettent pas de douter qu'ils n'aient acquis depuis longtemps beaucoup de lumières sur les effets de la *sensibilité* des parties ; il paraît même que les plus grandes vues de leur pratique s'y rapportent directement » (T. X V, p. 50-a).

20. « L'*acupuncture*. C'est une sorte d'épispastique très en usage au Japon et à la Chine, et que les peuples de ce pays substituent à la saignée. Cet article ayant été oublié, nous tâcherons de rappeler ici tout ce qu'il y a de plus intéressant dans cette méthode. L'acupuncture consiste à faire sur tout le corps quantité de petites plaies au moyen d'instruments pointus dont on pique toute l'habitude du corps, en les enfonçant assez avant dans les chairs » (T. XVII, p. 203-a, b).

21. « Entre les peuples orientaux qui se disputent l'antiquité de la *Médecine*, les Chinois, les Japonais et les habitants de Malabar, paraissent les mieux fondés. Les Chinois assurent que leurs rois avaient inventé cette science longtemps avant le déluge ; mais quelle que soit la dignité de ceux qui l'exercèrent les premiers dans ce pays-là, nous ne devons pas avoir une opinion fort avantageuse de l'habileté de leurs successeurs : ils n'ont d'autre connaissance des maladies que par des observations minutieuses sur le pouls, et recourent pour la guérison à un ancien livre, qu'on pourrait appeler *le code de la médecine chinoise*, et qui prescrit les remèdes de chaque mal. Ces peuples n'ont point de chimie ; ils sont dans une profonde ignorance de l'anatomie, et ne saignent presque jamais. Ils ont imaginé une espèce de circulation des fluides dans le corps humain, d'après un autre mouvement périodique des cieux, qu'ils disent s'achever cinquante fois dans l'espace de 24 heures. C'est sur cette théorie ridicule que des européens ont écrit, que les Chinois avaient connu la circulation du sang longtemps avant nous. Leur pathologie est aussi pompeuse que peu sensée : c'est cependant par elle qu'ils déterminent les cas de l'opération de l'aiguille, et de l'usage du moxa ou coton brûlant. Ces deux pratiques leur sont communes avec les Japonais, et ne diffèrent chez ces deux peuples, qu'en quelques circonstances légères dans la manière d'opérer. En un mot, leur théorie et leur pratique, toute ancienne qu'on la suppose, n'en est pas pour cela plus philosophique ni moins imparfaite » (Enc. X, 263-b).

22. L'édition de Shanghai, t. 2, p. 1369.

23. Voir Jacques Proust, « L'encyclopédie au Japon au XVIII^e siècle », in *Savoirs*, pp. 411-417.

24. Louis Frédéric, *Japon l'empire éternel*, Éditions du Félin, 1985, p. 271.

25. Il est à noter que ce « volume II » ne constitue pas la suite du « volume 1 », daté de 1704. C'est plutôt un supplément à la première édition, où l'on retrouve un grand nombre d'articles déjà parus en 1704, mais sensiblement remaniés. C'est le cas, par exemple, de l'article « *Atmosphère* ».

26. John Harris, *Lexicon Technicum : or, an universal english dictionary of arts and sciences : explaining not only the terms of art, but the arts themselves*, vol. II, London, 1710, [pp. 791-840].

27. Préface de la *Cyclopaedia, Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, numéro 37, Octobre 2004, p. 34. Voici, à titre de référence, le même passage traduit en français par l'équipe parisienne de toute la première période encyclopédique : « Mon principal but a toujours été de considérer les différentes matières, non seulement en elles-mêmes, mais aussi relativement les unes aux autres, c'est-à-dire, de les traiter comme autant de Touts, et en même temps comme autant de parties d'un Tout plus grand, en faisant sentir la connexion ou le rapport qu'ils y ont par le moyen des renvois d'une partie à l'autre : c'est ainsi que par une chaîne de renvois, en descendant du général au particulier, des prémisses aux conclusions, de la cause à l'effet, ou en remontant de même, en un mot en passant du plus composé à celui qui l'est moins, et de celui-ci au premier, j'établis une communication continuelle entre les différentes parties de l'Ouvrage, et que les différents articles se trouvent en quelque façon replacés dans l'ordre naturel de la Science ou de l'Art, d'où l'ordre alphabétique avait obligé de les tirer ».

28. Stephen Werner, « La modernité de Chambers », in *Becq*, pp. 161-167.

29. L'identité du traducteur est difficile à déterminer, mais selon toute vraisemblance, il s'agirait d'un travail « défectueux » de Sellius, retouché, remanié par Mills ou un ami français de Le Breton. Voici quelques lignes tirées d'un précieux document transcrit par Tatsuo Henmi aux Archives Nationales de Paris : « Le sieur Mills a promis d'abord de faire venir d'Angleterre deux exemplaires du Dictionnaire de Chambers ; il n'a point tenu parole : ces deux exemplaires ne sont pas encore arrivés ; et il a fallu emprunter à Paris deux exemplaires, pour commencer la traduction d'une partie de la Préface, et de quatre articles du Dictionnaire de Chambers, pour les insérer dans le <Prospectus>, qui devait être donné au Public, pour donner une idée de l'Ouvrage, et annoncer les souscriptions [...]» La traduction faite par Sellius de la Préface, et des quatre articles de l'ouvrage de Chambers, qui devaient entrer dans le <Prospectus>, fut trouvée si défectueuse quant à la traduction, et si peu correcte quant à la diction française, de l'aveu même de Mills, qu'il fut arrêté entre lui et le sieur Le Breton, qu'ils auraient recours à d'autres traducteurs pour le corps de l'Ouvrage. [...]» Ce préliminaire de l'Ouvrage fut cependant mis en état, après que la traduction de Sellius eut été totalement refaite par le sieur Mills, et revue pour la diction par un ami du sieur Le Breton. Il fut imprimé sous le nom de <Prospectus>, sur le même papier et avec les mêmes caractères qui devaient servir au corps de l'Ouvrage. Ce < Prospectus> fait aux frais du sieur Le Breton seul, a été reçu du Public avec satisfaction, et a été suivi de plusieurs Souscriptions » (André-François Le Breton, *Mémoire pour André-François Lebreton contre le Sieur Jean Mills, gentilhomme anglais*, in-4 éd, 1745. [AN AD/VIII/8]).

30. « Fourni le *Chambers* italien, tomes 1, 2, 3 br... 36 [livres] 15 [centimes] » (Louis-Philippe May, « Histoire et sources de l'*Encyclopédie* d'après le registre des délibérations et de comptes des éditeurs et un mémoire inédit », *Revue de synthèse*, février 1938, no. XV, p. 54).

31. Louis-Philippe May, *ibid.*, p. 65.

32. Dans la première édition de l'original britannique, p. ii.

33. La *Cyclopaedia* de Chambers en donne quarante-sept.

34. « Atmosphere et Atmosphère — Essai sur la Cyclopaedia et le premier Prospectus de l'*Encyclopédie* », in *Verité et littérature au XVIII^e siècle, Mélanges offerts en l'honneur de Raymond Trousson*, édité par Paul Aron, Sophie Basch, Manuel Couvreur, Jacques Marx, Éric Van der Schueren, Valérie van Crugten-André, 2001, Honoré Champion, pp. 271-284.

35. « L'atmosphère nous fait expérimenter de très grands avantages non pas seulement par rapport à la lumière, mais par rapport aussi à la chaleur. Elle n'est jamais si épaisse ni si profonde qui puisse nous intercepter tant des rayons à nous faire sentir un froid insupportable ; mais au contraire avec son épaisseur c'est la cause de la chaleur nécessaire à la vie des plantes et des animaux. Les exhalaisons et les vapeurs, dont l'atmosphère est composée, se remplissent des parties calorifiques qui partent du soleil, et causent ainsi d'autant plus de chaud, qu'ils sont en plus grand nombre à les retenir, Si l'atmosphère est rare et déliée ; ils percent et s'en vont, et l'ambient n'en reste pas réchauffé. La chaleur est bien plus grande à mesure que nous sommes plus près de sa source que les rayons tombent directement : mais pour cela sur les hauteurs des montagnes dites les Cordilleras, y fera-t-il une chaleur plus grande, qu'à aucune autre partie de la terre ? Point du tout ; au contraire il y fait froid très sensible, et la neige s'y perpétue : l'atmosphère sera la cause de ces événements » (t.2 [1758], p. 698).

36. *Encyclopédie méthodique : ou par ordre de matières : par une société de gens de lettres, de savants et d'artistes...*, Paris, Panckoucke, 194 vols, 1782-1832.

37. Michel Foucault, *op. cit.*, p. 7.

38. Voir Walter Tega, « Encyclopédie et unité du savoir de Bacon à Leibniz », in Becq, pp. 69-96.

39. *Of the advancement and proficiencie of learning : or, The Partitions of sciences, nine books*. Written in Latin by the most eminent, illustrious and famous Lord Francis Bacon, baron of Verulam, viscount St. Alban, counsellour of estate and lord chancellor of England. Interpreted by Gilbert Wats London : T. Williams, 1674.

RÉSUMÉS

Un remarquable élargissement d'horizon se manifeste dans l'étude sur *l'Encyclopédie*, et cela sur deux plans : temporel et spatial. Il faut désormais s'interroger, historiquement et géographiquement à la fois, sur la taxinomie telle que la conçoit chaque peuple. On observe ici le cas des Chinois (*Compilation illustrée des Trois Pouvoirs*) et des Japonais (*Wakan sansai zue*), ainsi que le rôle des « désignants » dans quelques dictionnaires européens : les ouvrages anglais (*Lexicon Technicum* de Harris, *A new general English dictionary* de Dyche et la *Cyclopaedia* de Chambers), les français (*Prospectus* de *l'Encyclopédie* [édition de 1745], l'édition parisienne de *l'Encyclopédie*), les descendants de l'édition de Paris (l'édition d'Yverdon, et les deux éditions italiennes, *l'Encyclopédie méthodique*).

The *Encyclopédie* between East and West, before and after

The study of the *Encyclopédie* is undergoing a remarkable widening of temporal and geographical horizons. We need to think, historically and geographically, about each people's system of classification. Here we look at the Chinese case (*Illustrated Compendium of the Three Powers*) and the Japanese case (*Wakan sansai zue*); and the role of the subject indicators in certain European dictionaries : three English ones (Harris's *Lexicon Technicum*, Dyche's *A New General English Dictionary* and Chambers's *Cyclopaedia*); the 1745 edition of the French *Prospectus* of the *Encyclopédie* and the Paris edition of the *Encyclopédie*; and the descendants of the Paris edition (the Yverdon edition and the two Italian editions of the *Encyclopédie méthodique*).

AUTEUR

YOICHI SUMI

Université Keio, Tokyo